



## BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

Dossier coordonné par l'unité de recherche « Fécondité, famille, sexualité »

- M. KREYENFELD,  
D. KONIETZKA (eds.) *Childlessness in Europe: Contexts, Causes, and Consequences*  
• Analysé par Angela Greulich ..... 156
- A. GOTMAN *Pas d'enfant. La volonté de ne pas engendrer*  
• Analysé par Laurent Toulemon ..... 159
- A. SCHMITZ *The Structure of Digital Partner Choice.  
A Bourdieusian Perspective*  
• Analysé par Milan Bouchet-Valat ..... 162
- V. AUBOURG,  
G. EID (dir.) *Famille et temps. Modification des liens conjugaux et parentaux*  
• Analysé par Christophe Giraud ..... 165
- F. MAILLOCHON *La passion du mariage*  
• Analysé par Gaëlle Meslay ..... 167

### Autres ouvrages

- P. RAZZELL *Mortality, Marriage and Population Growth in England,  
1550-1850*  
• Analysé par Jean-Marc Rohrbasser ..... 170

KREYENFELD Michaela, KONIETZKA Dirk (eds.), 2017, *Childlessness in Europe: Contexts, Causes, and Consequences*, Dordrecht, Springer, Demographic Research Monograph, XI-370 p.

Cet ouvrage, dirigé par Michaela Kreyenfeld (Hertie School of Governance, Institut Max Planck pour la recherche démographique) et Dirk Konietzka (Université de Technologie, Braunschweig), offre un aperçu complet de l'infécondité en Europe. Alors que l'on constate une (ré)augmentation des niveaux d'infécondité dans de nombreux pays européens, les éditeurs réunissent des démographes et des sociologues afin d'en examiner les contextes, les causes et les conséquences.

La majorité des articles publiés dans le livre sont des analyses par pays, couvrant le Royaume-Uni, la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche, la Finlande, la Suède et les Pays-Bas. En outre, un article sur l'infécondité aux États-Unis met les pays européens en perspective. Le lecteur aurait souhaité disposer d'études supplémentaires sur les pays d'Europe du Sud et d'Europe centrale et orientale afin de compléter le tableau européen.

La principale force du livre tient dans son approche globale et multidisciplinaire consistant à rassembler (1) une analyse quantitative démographique des déterminants socioéconomiques de l'infécondité dans les pays européens, (2) des études qualitatives sur les idéaux de fécondité et les projets de vie, (3) un passage en revue descriptif des techniques de procréation assistée, et (4) une discussion sur les conséquences de l'absence d'enfant en termes de bien-être, de revenu durant la vieillesse et de transferts intergénérationnels.

Les études par pays mobilisent diverses sources de données nationales. Ces sources fournissent des informations riches sur les modèles d'éducation, l'emploi et les parcours professionnels, etc. En outre, elles fournissent des informations sur les partenaires, le cas échéant. Certes, l'infécondité est analysée dans la plupart des articles du point de vue de la femme, principalement pour des raisons méthodologiques, mais des informations sur le ou la partenaire (cohabitants ou non) et sa situation socioéconomique sont souvent prises en compte dans l'analyse. Cette perspective conjugale conduit à plusieurs résultats intéressants : en comparant les différentes études nationales, on constate que les femmes sans enfant ont dans l'ensemble de plus en plus tendance à être en couple. Comme le suggèrent plusieurs auteurs, le retard continu des naissances au profit de l'investissement professionnel, les difficultés à concilier vie professionnelle et vie familiale, et l'instabilité du marché du travail risquent d'aboutir à l'infécondité (involontaire) des femmes, bien que ces dernières soient souvent en couple.

Il semble donc que l'absence de partenaire approprié ne soit pas la principale raison du retard des naissances et de l'absence d'enfant dans de nombreux cas. Pour de nombreuses femmes, les obstacles à la réalisation des intentions de fécondité semblent plutôt institutionnels. Il est cependant tout à fait impossible d'opérer une distinction claire entre les déterminants institutionnels et individuels de l'infécondité, tout comme il est difficile de démêler l'infécondité volontaire

et l'infécondité involontaire. Ce problème est mis en évidence en détail à plusieurs moments du livre. L'étude qualitative des projets de vie de femmes actives, proposée par Bernardi et Keim, illustre bien le chevauchement potentiel des aspects individuels et institutionnels de l'absence d'enfant.

L'approche de couple révèle également l'existence d'un biais de genre dans l'importance relative de la situation conjugale, de l'éducation et de la profession pour expliquer l'absence d'enfant. Köppen, Mazuy et Toulemon identifient par exemple en France que pour les hommes, les différences d'infécondité entre les groupes socioéconomiques disparaissent presque totalement une fois la situation conjugale prise en compte. Pour les femmes, les différences relatives se réduisent, mais restent considérables. Dans le groupe des femmes en couple, les taux d'infécondité restent plus élevés chez les femmes ayant un niveau d'éducation supérieur et celles occupant des postes à responsabilité. Il semble qu'un statut social modeste et une situation économique instable empêchent davantage les hommes que les femmes de trouver un partenaire, mais ils empêchent davantage les femmes en couple que les hommes en couple d'avoir des enfants. L'implication politique reste cependant la même pour les deux sexes : une plus grande stabilité du marché du travail faciliterait la fondation d'une famille avec des enfants pour les femmes et les hommes.

On regrette principalement le fait qu'il n'y ait qu'un article comparant les tendances de l'infécondité dans un grand nombre de pays en Europe. En rassemblant des données provenant de 28 pays européens, Tomas Sobotka montre que la proportion de femmes sans enfant suit la forme d'un U dans la majorité des pays européens, l'infécondité étant la plus élevée pour les générations 1900 et 1970 et la plus faible pour les générations autour de 1940. Les pays germanophones ont des taux considérablement élevés d'infécondité pour les cohortes les plus jeunes, tandis que les pays d'Europe centrale et orientale affichent les niveaux les plus bas, même s'il est probable que l'infécondité augmente significativement dans ces pays très bientôt. Sobotka propose les meilleures mesures possibles de l'infécondité en Europe en combinant différentes sources de données (recensements, enquêtes en sciences sociales, statistiques de l'état civil) et discute en détail les nombreux défis méthodologiques de l'estimation de l'infécondité. Cette partie méthodologique est d'une grande utilité pour tout chercheur travaillant sur la fécondité en Europe.

La nécessité de mobiliser, pays par pays, plusieurs sources de données pour obtenir de bonnes estimations de l'infécondité peut expliquer pourquoi les comparaisons internationales exhaustives de l'infécondité restent rares dans la littérature. La limitation des données peut également expliquer pourquoi le livre ne contient pas d'études sur les différences socioéconomiques de l'infécondité en comparant plus de deux pays. Il y a en effet un manque de données internationales comparables combinant de bonnes mesures démographiques et socioéconomiques. Le chercheur doit choisir entre les données de recensement, qui ne sont pas toujours disponibles pour certains pays et certaines périodes ; les

enquêtes démographiques (l'enquête Générations et genre (GGS), l'enquête sur la fécondité et la famille (FFS)), qui manquent souvent d'informations détaillées sur les caractéristiques socioéconomiques de tous les membres du ménage, y compris le partenaire ; et les enquêtes socioéconomiques auprès des ménages, telles que EU-LFS ou EU-SILC, qui fournissent des variables socioéconomiques comparables mais risquent de donner des estimations biaisées des comportements démographiques.

Cela limite les possibilités d'évaluer quantitativement la corrélation entre les institutions (politiques, conditions du marché du travail, normes de genre et familiales, etc.) et les comportements démographiques. Plusieurs articles de l'ouvrage décrivent les dispositifs actuels en matière de politique familiale et analysent les implications politiques au niveau national, mais ces discussions ne sont pas directement dérivées d'analyses d'impact quantitatives. En réunissant différentes études de cas par pays, le livre met en évidence une grande hétérogénéité entre les pays européens quant à la procréation. Il montre clairement qu'une approche purement individuelle n'est pas suffisante pour expliquer les différents schémas d'infécondité selon les groupes socioéconomiques et les pays, comme le soulignent par exemple Neyer, Hoem et Andersson. Les institutions – éducation, emploi, politiques sociales et normes – doivent être modélisées comme des déterminants potentiels du comportement reproducteur des individus et des couples. Cette approche à plusieurs niveaux n'est cependant possible que si des données individuelles comparables sont disponibles pour un grand nombre de pays.

La difficulté à obtenir des mesures harmonisées couvrant à la fois les aspects démographiques et socioéconomiques au niveau individuel pour de nombreux pays européens pourrait expliquer pourquoi cet ouvrage ne contient pas de chapitre final plaçant les politiques sociales et de marché du travail, ainsi que leur impact sur le comportement reproducteur, dans une perspective européenne.

Cela étant dit, ce livre sur l'infécondité en Europe est aussi complet que possible. L'absence d'analyse comparative des politiques met à jour la nécessité de poursuivre la collecte et l'harmonisation de données européennes.

Angela GREULICH

GOTMAN Anne, 2017, *Pas d'enfant. La volonté de ne pas engendrer*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 246 p.

Utilisant des entretiens réalisés par elle-même ou d'autres sociologues (Pascale Donati et Charlotte Debest pour la France) ainsi qu'une littérature riche, Anne Gotman nous propose une analyse des discours des personnes qui ont « la volonté de ne pas engendrer ». La présentation sociologique du contexte forme la toile de fond. Deux approches s'opposent ensuite, l'analyse du discours politique porté par les personnes sans enfant invite à prendre connaissance de leurs arguments et justifications, et s'oppose à une approche psychanalytique qui perçoit l'absence d'enfant avant tout comme un manque, un renoncement. Enfin, l'essentiel de l'ouvrage est consacré à une analyse fine des discours intimes, qui montrent la diversité des situations, des histoires et des attitudes associées au fait de ne pas avoir d'enfant.

Anne Gotman rappelle qu'après avoir atteint dans la plupart des pays développés des niveaux historiquement bas chez les femmes et chez les hommes nés dans les années 1940 (dont respectivement 10 % et 12 % sont restés sans enfant à 50 ans, en France), la proportion de personnes sans enfant (volontairement ou non) augmente à nouveau, modérément en France et plus fortement dans les pays du Nord et de l'Europe de l'Ouest. Les personnes sans enfant de plein gré forment un groupe très hétérogène. De nombreuses typologies ont été proposées, allant des plus hostiles (Paul Popenoe distingue en 1936 les couples autocentrés, à doubles actifs et névrotiques) aux plus empathiques (Jean Veevers distingue en 1975 les proactifs et ceux qui ont renoncé). L'auteure reprend à son compte cette dernière distinction entre les personnes qui revendiquent tôt la volonté de ne pas avoir d'enfant, et celles qui retardent la décision éventuelle de devenir parent, avant de s'apercevoir que le moment est passé, sans que les conditions nécessaires aient été réunies. Le groupe des personnes volontairement sans enfant prend une nouvelle dimension dans le contexte actuel : grâce à la maîtrise de la fécondité et soumis aux impératifs scolaires et professionnels, les jeunes ont moins souvent des enfants, et la question d'en avoir ou pas se pose souvent tardivement. Il s'ensuit un report des premières naissances et une hausse de l'infécondité féminine et masculine, modulée par les politiques sociales, les conditions économiques et les modalités de conciliation entre vie familiale et professionnelle.

La question concerne en premier les femmes, surtout dans le contexte actuel. Les méthodes médicales de contraception et la possibilité de recourir à l'avortement leur permettent de choisir de rester sans enfant, alors que la difficulté de concilier activité professionnelle et soins aux enfants pèse encore très largement sur elles. Pour les hommes, l'enjeu est moindre, mais en fait la décision ne leur appartient pas vraiment. Les pressions normatives sur les unes et les autres sont donc très différentes.

Une fois le décor posé, Anne Gotman distingue deux types de discours positifs. Ils peuvent reposer sur le respect d'un choix individuel valorisé : liberté,

absence de discrimination contre les femmes (tant qu'elles ne sont pas mères)... Un autre type d'arguments relève de motivations écologiques, opposées au pronatalisme ambiant au nom de la croissance excessive de la population mondiale et des ressources limitées. L'accusation d'égoïsme peut ainsi être retournée : les personnes sans enfant se préoccupent de l'avenir de la planète, tandis que les parents sont aveuglés par l'importance qu'ils accordent à leurs enfants. L'auteure ne prend pas trop au sérieux ces deux types d'arguments, peu cohérents entre eux. Le premier type révèle en effet les valeurs libérales qui justifient une position individualiste, tandis que le second s'appuie sur un dirigisme teinté d'« eugénisme soft » sans justification scientifique, même si à terme la population devra nécessairement arrêter de croître. Ces discours sont avant tout la rationalisation d'arguments de résistance et de revendication émancipatrice pour un comportement encore perçu comme hors norme, en particulier pour les femmes.

Le regard psychanalytique, facilement normatif et conservateur, analyse l'infécondité comme un symptôme, l'« issue possible d'un conflit intrapsychique » qui empêche la prise de risque que représente l'arrivée d'un enfant. L'absence de désir personnel (ou la libération de ce désir) s'accompagne de reproches à la mère (et au père) et du refus de reproduire un rôle parental rejeté, ce qui conduit les personnes sans enfant soit à tourner le dos à leurs parents soit à maintenir avec eux des liens empreints d'insatisfaction. Mais si le terme de « nullipare » traduit un manque, les personnes sans enfant n'expriment pas ce manque et sont plutôt davantage satisfaites de leur condition que celles qui ont des enfants, tout au moins d'après les enquêtes sur le bien-être, comme la World Value Survey. Anne Gotman prend ainsi une certaine distance avec le discours psychanalytique pour qui les personnes sans enfant souffrent sans le savoir, et pose l'hypothèse selon laquelle « c'est pour ne pas avoir à souffrir qu'elles ont dû renoncer à un désir impossible à assumer ». Bien plus, ne pas avoir d'enfant permet d'échapper aux stéréotypes de genre pour rester extérieur aux catégories de « femme » ou « d'homme ». La revendication d'un refus positif de la maternité peut donc être prise au sérieux, d'autant que « la maternité, elle aussi, porte la marque de conflits sévères » sans faire l'objet d'une telle attention, tant elle apparaît comme une expérience positive.

Derrière ces discours et analyses stéréotypés, les positions ne sont pas si tranchées et les entretiens mettent en évidence de nombreuses contradictions et des connivences entre parents et non-parents, au-delà d'une opposition en partie artificielle. L'analyse fine des discours (recueillis surtout auprès de femmes urbaines et actives, cadres ou professions intellectuelles) commence par constater que certaines personnes ont refusé de parler, soit parce qu'elles ne souhaitent pas évoquer leur histoire familiale, associée à leur volonté de ne pas avoir d'enfant, soit parce que la question reste informulée. Les entretiens ont été réalisés auprès de femmes et d'hommes disposant d'un discours socialement construit, et ne rendent justice qu'à une part, la plus visible et la plus élaborée, des discours sur l'infécondité. Face à une pression sociale forte, au-delà des discours politiques souvent convenus, les

réponses révèlent d'abord une difficulté à exprimer le désir de rester sans enfant, ou l'absence d'intention d'en avoir. Face à cet indicible, les justifications sont soit défensives (intention d'avoir un enfant plus tard, évocation de problèmes médicaux, recours possible à une adoption...), soit de résistance. Si la maternité ou la paternité est un service obligatoire, les personnes sans enfant sont des objecteurs de conscience envieux, qui échappent au destin des parents. Ce discours caractéristique de personnes des classes supérieures, impliquées dans une activité professionnelle valorisante ou un engagement associatif, s'accompagne d'une revendication de la diversité des situations sans enfant pour ne pas s'enfermer dans un cadre « hors norme ». La relation aux enfants peut ainsi être valorisée (les enfants des frères et sœurs, des amis, permettent de s'inscrire dans la logique des générations et de la transmission) ou être minimisée (être beau-parent n'oblige pas à assumer un rôle éducatif). Dans certains cas, la revendication d'une vie sans enfant, donc sans contrainte ni entrave, est valorisée en tant que telle.

La rationalité de certains discours qui se veulent cohérents et convaincants laisse deviner une peur de la permanence et de la force du lien avec un être différent, hors de contrôle et porteur de contraintes. Le fait de ne pas avoir d'enfant relève d'une pratique de long terme plus que d'un choix explicite, même si la situation est rationalisée *a posteriori*. À l'inverse, certains discours racontent l'absence de couple ou sa fragilité, et une impossibilité teintée de regrets.

Les théories économiques du choix rationnel sont peu efficaces pour interpréter les discours : pas plus que la volonté de ne pas avoir d'enfant, la décision d'en avoir a du mal à apparaître comme un choix dont les raisons peuvent être simplement exposées, au-delà de la transmission et du pacte entre générations qui inscrit chacun dans une ou plusieurs lignées. Les arguments sont plus explicites pour les personnes sans enfant, mais les contraintes matérielles ou la valorisation de la liberté ne suffisent pas à expliquer la hausse récente de l'infécondité. Pour l'auteure, on entre peut-être dans une nouvelle ère où le désir d'enfant devient une option et où le pacte intergénérationnel peut être contourné, avec les enfants du conjoint ou ceux des proches.

En conclusion, pour Anne Gotman les personnes sans enfant décrivent la vie comme un projet, comme un devenir, pas comme un héritage à transformer. La revendication de la liberté individuelle ou les autres arguments avancés ne traduisent pas de difficulté psychique particulière, mais la nécessité de construire un discours de justification face à une norme encore pesante. Cet ouvrage dresse un panorama de la grande diversité des situations des personnes volontairement sans enfant ; il pourrait être complété par une analyse spécifique des femmes et des hommes des autres catégories sociales, qui décrivent différemment sans doute les contraintes du quotidien. La richesse des sources et la diversité des approches en font un document indispensable pour la compréhension de ce comportement encore stigmatisé, mais qui redevient de plus en plus fréquent après une période où il était marginal.

Laurent TOULEMON

SCHMITZ Andreas, 2017, *The Structure of Digital Partner Choice. A Bourdieusian Perspective*, New York, Springer, 219 p.

Cet ouvrage issu d'un travail de thèse se donne pour objectif de développer une théorie du choix du conjoint inspirée de l'approche bourdieusienne, et de démontrer empiriquement sa fécondité dans le cas des sites de rencontres en ligne. L'effort est méritoire tant il s'éloigne du cadre théorique dominant ce champ d'étude au niveau international, et particulièrement en Allemagne – y compris le projet collectif au sein duquel l'auteur a travaillé à l'université de Bamberg. Malgré les critiques radicales qu'il adresse à l'approche fondée sur le choix rationnel, le propos reste toujours constructif, en soulignant les zones de compatibilité entre les théories et les échanges possibles avec les travaux (majoritaires) ne recourant pas à la lecture bourdieusienne.

La démarche part du constat d'un développement extrême des logiques de marché sur les sites de rencontre en ligne. Contre l'idée que cette particularité les rendrait fondamentalement différents des modes de rencontre hors ligne, l'auteur soutient qu'ils sont à replacer dans la longue durée du processus de modernisation (chapitre 2). Le chapitre 3 montre en quoi les sites de rencontre correspondent de près au type idéal du marché tel que théorisé par Weber et Simmel comme lieu d'une concurrence à la fois pour la possibilité d'un échange et pour les biens à échanger.

Il semble donc *a priori* légitime que la plupart des travaux sur le sujet adoptent une méthodologie individualiste, décrite en détail dans le chapitre 4. Trois approches assez différentes sont regroupées sous cette dénomination, alors qu'elles sont classiquement présentées comme opposées : l'approche économique de Becker combinant préférence pour la maximisation du statut et spécialisations complémentaires des hommes et des femmes ; celle de Blau postulant une préférence pour la similarité ; celle de Hakim développant l'idée d'un capital érotique fondamentalement indépendant des positions sociales des individus. Ces trois approches ont pour limite commune de supposer que les acteurs ont tous les mêmes préférences et cherchent à les satisfaire en mobilisant des logiques de calcul identiques, avec pour contraintes leurs caractéristiques plus ou moins valorisées sur le marché et la structure des partenaires potentiels du sexe opposé. Si elles ont été mobilisées « avec pragmatisme et productivité » par les travaux existants, ces approches sont simplificatrices et ne permettent pas de rendre compte de la logique de l'ensemble des acteurs, ce qui a amené de nombreux travaux à proposer des ajustements aux modèles classiques.

L'auteur propose dans le chapitre 5 de remettre complètement en cause ce cadre théorique, en substituant à l'opposition entre acteur rationnel et structure une conception dans laquelle les structures sont incorporées aux acteurs eux-mêmes, les préférences et les logiques d'action étant forgées par leur *habitus*, résultat de leur position et de leur trajectoire dans l'espace social. L'ouvrage prend donc la forme d'un défi, ou plus précisément d'une démonstration par l'absurde. En tant que marchés proches du type idéal, les sites de rencontre devraient être



le terrain de prédilection des théories du choix rationnel. Par conséquent, s'il est possible de démontrer par une analyse théorique et empirique que cette approche est, sinon totalement inadéquate, du moins largement réductrice, alors l'intérêt du cadre conceptuel plus large développé par Bourdieu sera validé *a fortiori* pour d'autres situations.

En dépit de la publication de trois articles sur les stratégies matrimoniales en Béarn, on ne trouve dans l'œuvre de Bourdieu aucune théorie systématique de la formation du couple. C'est donc à partir de la théorie générale de Bourdieu que l'auteur développe son cadre d'analyse. Pour Bourdieu, l'espace social est fondamentalement relationnel : la valeur du capital des individus dépend des évaluations qu'en font les autres agents, qui sont elles-mêmes affectées par les mécanismes de domination symbolique. Comme de nombreux choix, celui du conjoint n'est généralement pas l'objet d'un calcul et d'une anticipation conscientes, même si c'est un cas particulier que la théorie bourdieusienne admet pour certains groupes et dans certains contextes historiques. Les stratégies matrimoniales se fondent plutôt sur le sens pratique, résultant de l'interaction entre habitus et structure, à travers les classifications réciproques et les auto-classifications des agents. En particulier, la préférence de certaines femmes pour des hommes ayant un statut social supérieur au leur (hypergamie féminine) découle de la domination masculine et exprime des structures de pouvoir intériorisées.

Le chapitre 6 présente la démarche empirique permettant de mettre à l'épreuve ce cadre théorique. L'essentiel de la démonstration se fonde sur un appariement extrêmement riche de données d'interaction issues d'un site de rencontres en ligne généraliste allemand avec un questionnaire rempli par des utilisateurs volontaires sollicités par le biais du site (3 500 répondants). Les sources comprennent donc des traces d'interactions relatant de manière exhaustive les actions des individus (qui contacte qui, et qui répond), des signaux envoyés sur le marché (descriptions et photos de profil) et des déclarations plus classiques dans le contexte d'un questionnaire sociologique. Des entretiens auprès d'utilisateurs sont aussi mobilisés de manière secondaire.

La présentation des résultats est l'objet du chapitre 7. On peut regretter qu'elle n'occupe qu'une partie réduite de l'ouvrage, arrivant quelque peu tardivement après une discussion à la fois dense et détaillée de vastes questions méthodologiques. Il sera nécessaire de se reporter aux articles publiés par l'auteur pour plus de détails. La colonne vertébrale de cette démonstration est constituée par une analyse des correspondances multiples portant sur les styles de vie des individus et construisant un espace social similaire à celui de *La Distinction*. Faisant preuve d'une grande inventivité méthodologique, l'auteur enchaîne ensuite plusieurs analyses qui sont à chaque fois rattachées à cet espace social. Les résultats mettent en évidence l'hétérogénéité des logiques qui président aux comportements des agents, que ce soit en termes d'auto-appréciation de leurs chances sur le marché, de chances objectives mesurées par un indice de centralité des contacts, de préférences déclarées, de présentations trompeuses ou encore

d'initiation et de poursuite des interactions. Ouvrant la boîte noire des interactions, l'identification de différentes classes d'agents et de dyades d'agents fait apparaître avec une netteté rare les rapports de domination de classe et de genre. Au total, la violence de certains constats (par exemple, celui d'un « goût de la nécessité romantique » des moins dotés en capital symbolique) justifie l'affirmation de l'auteur selon laquelle les sites de rencontre en ligne, loin de se caractériser par une atténuation de la structure sociale, agissent au contraire comme des révélateurs de logiques à l'œuvre hors ligne.

Milan BOUCHET-VALAT

AUBOURG Valérie, EID Georges (dir.), 2017, *Famille et temps. Modification des liens conjugaux et parentaux*, Paris, L'Harmattan, 232 p.

Ce livre réunit une partie des textes présentés au cours du colloque qui a eu lieu en 2014, à l'occasion du 40<sup>e</sup> anniversaire de l'Institut des sciences de la famille dont font partie les deux directeurs d'ouvrage. Un grand nombre de spécialistes de la famille de plusieurs nationalités et venant d'horizons disciplinaires très divers y ont participé : historiens, juristes, psychologues, théologiens, philosophes, sociologues et ethnologues ont échangé sur leurs recherches devant un public très large et avec l'ouverture d'esprit défendue par l'ISF. La pluridisciplinarité assumée de ce colloque est sans doute l'une des difficultés de l'ouvrage, car les points de vue sont très différents et ne se prêtent pas aisément à une discussion claire. S'il est question de comprendre l'articulation entre les liens familiaux et le temps, on s'aperçoit rapidement que cette dernière notion prend des acceptions très différentes, ce qui donne un caractère hétéroclite à l'ensemble.

La première partie présente tout d'abord l'Institut des sciences de la famille et son action enracinée dans un catholicisme social à travers la figure notamment de sa créatrice, la juriste Emma Gounod, dont un texte est reproduit. Valérie Aubourg essaie de retracer l'histoire institutionnelle de l'ISF, ses missions de formation et de recherche, ses publics. Paul Servais, historien, trace une histoire de l'évolution de la famille, des liens entre Eglise et famille puis entre université et Eglise, une histoire dont l'ISF est l'héritier.

La deuxième partie propose une réflexion sur le temps et les changements qui ont affecté les familles. Georges Eid, dans un texte théorique, analyse les nouvelles formes de rapport au temps et essaie de les mettre en relation avec l'évolution des familles. Dans une perspective post-moderne, il lie l'émergence du temps pointilliste, où le présent guide les pratiques des individus, aux formes familiales « protéiformes » marquées par les séparations, les recompositions, les biographies fragmentées... Eid propose également de qualifier de « temps préventif », ce rapport au temps où l'individu essaie de se prémunir contre un futur incertain, tout particulièrement dans les rencontres amoureuses. Pascale Boucaud examine la mise en œuvre dans la législation internationale du droit des individus au mariage et à fonder une famille, énoncé dans la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948. Elle s'intéresse tout particulièrement à la question de la régulation juridique des mariages forcés et à l'égalité en droit et en responsabilité dans les familles.

La troisième partie analyse « la famille au temps démocratique », prenant ici le temps dans l'acception de période ou d'époque. Jean-Hugues Déchaux présente dans un texte dense la façon dont l'esprit démocratique (fondé sur l'égalité et le contrat) modifie les représentations et les croyances en matière de parenté. Il montre comment une forme de laïcisation de la parenté a favorisé le développement d'un pluralisme familial. Dans le cadre d'engagements familiaux vus comme contractuels, les individus deviennent dans les représentations « force

instituant le lien de parenté ». Ainsi, la gestation pour autrui (GPA) ou la procréation médicalement assistée (PMA) augmentent la dimension volontaire, élective, contractuelle du lien entre parents. Deux autres textes sur le droit de la famille et du temps complètent cette section.

La quatrième partie traite de la « temporalité et les incertitudes familiales ». Le psychologue Kamel Arar se demande comment l'accélération du temps que connaît notre société modifie la fabrique de l'humain et celle des groupes comme la famille qui servent à produire l'humain. Le psychologue Jacques Arène interroge la dimension temporelle de la famille à travers la question de la continuité dans le temps des lignées, une des fonctions essentielles, d'après lui, de la famille. Il constate aujourd'hui une certaine usure temporelle dans le cadre familial consécutive à la montée du narcissisme.

La dernière partie concerne les familles au temps du virtuel. Gérard Neyrand présente une réflexion à propos de l'influence des réseaux sociaux sur les rencontres et l'incertitude conjugale. Les réseaux sociaux modifient l'espace et le temps de la rencontre classique, désormais marqués par l'incertitude et une plus grande symétrie entre hommes et femmes. Enfin l'historien Olivier Servais réfléchit à la façon dont les jeux vidéo redéfinissent les temps familiaux. Après une période où ils clivaient les générations, une nouvelle génération de parents semble réduire cette fracture, en partageant avec leurs enfants des moments autour de cette pratique.

L'ensemble de l'ouvrage propose donc une réflexion sur l'articulation entre temps et famille qui nous apparaît hétéroclite. Au-delà des appartenances disciplinaires, la notion de temps est bien trop générale et floue puisqu'on passe du temps partagé au temps de la filiation, à « l'esprit du temps » d'une époque, ou à l'avenir plus ou moins incertain. Par ailleurs, il est regrettable qu'un grand nombre de chapitres ne s'appuient que sur du matériel de « seconde main », voire n'aient pas de matériel d'enquête du tout, donnant ainsi l'impression d'une réflexion abstraite ou essayiste.

Christophe GIRAUD

MAILLOCHON Florence, 2016, *La passion du mariage*, PUF, Le Lien social, 400 p.

À partir des années 1970, le mariage, jusqu'alors élément central du passage à l'âge adulte, devient bien moins fréquent et intervient plus tardivement dans la vie des individus<sup>(1)</sup>. Il se déconnecte également de la vie en couple, puisque la cohabitation et les premières expériences sexuelles le précèdent. En revanche, à partir des années 1990, la cérémonie du mariage est massivement réinvestie. Plus diversifiée dans ses formes, elle se doit alors d'être célébrée de manière somptueuse dans la mesure où le couple y exprime sa singularité et la force de son engagement<sup>(2)</sup>. Florence Maillouchon analyse une étude qualitative auprès de quarante-neuf couples de jeunes mariés<sup>(3)</sup> et cherche à restituer les différentes étapes de la célébration du mariage et leur imbrication, ainsi que leur signification conjugale et les effets des rôles associés à chaque sexe.

L'ouvrage explore les différentes séquences de célébration du mariage : le temps de l'annonce, celui des préparatifs, et enfin celui de la fête. À travers les choix et les questionnements des couples lors de ces différentes étapes, l'individualisation présumée du rite se révèle davantage comme « une norme [...] contraignante et régulatrice », qui tend à uniformiser les pratiques pour les faire correspondre à un « modèle romantique du luxe » (p. 346). Parce que la culture et l'industrie du mariage<sup>(4)</sup> en déterminent les représentations, notamment à travers le cinéma et le marketing, les choix des couples s'opèrent finalement dans un cadre bien précis.

Tout d'abord, le temps de l'annonce s'est reconfiguré : les fiançailles renvoient dans les représentations à des pratiques anciennes même si leur forme évolue<sup>(5)</sup>, tandis qu'une nouvelle séquence conjugale, celle de la demande en mariage, a émergé. Dans une première partie, Florence Maillouchon montre que cette demande apparaît liée à la mise en scène d'une « surprise » (p. 22). Si, dans la plupart des cas, le couple prend ensemble la décision de s'unir, il importe de recréer l'étonnement, à l'aide d'un cadre sortant de l'ordinaire et là encore luxueux, où les rôles demeurent cependant profondément genrés : l'organisation revient aux hommes, qui doivent surprendre leur future épouse en proposant une situation correspondant à leur personnalité. Et dans les rares cas où la femme prend l'initiative, son conjoint fait une seconde demande, alors considérée comme « la vraie demande ». Pour être réussie, la forme doit toutefois s'écarter de l'ordinaire, sous peine d'être refusée, car face au public d'ami-e-s et/ou de famille, elle doit

(1) Prioux France, 2005, « Mariage, vie en couple et rupture d'union », *Informations sociales*, 122(2), p. 38-50.

(2) Segalen Martine, 2005, « L'invention d'une nouvelle séquence rituelle du mariage », *Hermès*, 43, p. 159-168.

(3) Les couples interrogés sont français et ont contracté un premier mariage entre 2001 et 2012. Les personnes ont été contactées dans de circonstances diverses (bans de mariage, salons, boutiques, forums, annonce...) et interrogées en couple, à deux reprises, avant et après le mariage.

(4) Ingraham Chrys, 2008, *White Weddings: Romancing Heterosexuality in Popular Culture*, 2<sup>e</sup> édition, New York, Routledge, 304 p.

(5) Pugeault Catherine, 2010, « Les fiançailles : affaires conjugales, affaires familiales », Actes du colloque *Les transformations de la conjugalité : Configurations et parcours*, p. 11-21.

témoigner de l'importance de l'engagement. Ensuite, on assiste à une « diffraction » des fiançailles, qui se transforment en une série d'événements : la demande en mariage, l'annonce à la famille, mais aussi, de plus en plus, l'annonce au cercle amical. Là encore, la mise en scène de la surprise prédomine ; les couples organisent un repas et/ou une soirée dans un cadre festif, cherchant ainsi à s'assurer l'adhésion et la participation de leurs familles à leur future union. Mais les réponses de l'entourage s'avèrent souvent plus froides que ce qu'ils/elles imaginaient ; un décalage générationnel apparaît parmi les parents, parfois critiques à l'égard du mariage en tant que modèle, et qui « raisonnent surtout en termes d'institution quand les plus jeunes pensent surtout en termes d'événement » (p. 85).

Dans une deuxième partie, l'auteure analyse la prise en charge des préparatifs du mariage, notamment en comparant les aspirations d'avant le mariage et leur degré de réalisation ensuite. Elle observe un allongement important de la période d'organisation précédant l'événement, aujourd'hui s'étendant sur au moins un an, durée considérée excessive une vingtaine d'années auparavant. Il s'agit d'entreprendre de nombreuses recherches pour personnaliser chaque étape de la cérémonie et de la fête, de sorte que « la forme [semble] l'emporte[r] sur le fond » (p. 138). Pour s'assurer du bon déroulement de l'événement, les couples doivent accomplir de nombreuses démarches, malgré l'externalisation d'une partie de ces tâches à des prestataires de services et l'aide d'internet (la salle, les traiteurs, les vêtements, les fleurs, etc.). L'organisation de la cérémonie apparaît dans les discours des couples interrogés comme une occupation quasi-professionnelle, s'apparentant à « une entreprise » qu'il faut diriger pour atteindre ses objectifs. *A posteriori*, les couples racontent davantage leurs difficultés et leur épuisement face au poids que représente la prise en charge de l'événement, ainsi que les tensions qui peuvent émerger durant cette période. Au cours des entretiens toutefois, ils/elles se présentent davantage par leur « capacité à élaborer ensemble un projet ». Mais la quantité de travail à accomplir ne pèse pas de façon similaire sur les hommes et sur les femmes : beaucoup de ces dernières déclarent assumer non seulement davantage d'aspects, mais aussi une forme de « charge mentale » qu'elles estiment absente chez leur futur conjoint. Or, les hommes tentent de légitimer cette asymétrie, qui met à mal la norme égalitaire actuelle, en mettant en avant la préférence de leur partenaire pour ces activités, comme leur souhait de conserver le « contrôle » de l'évènement (p. 195-206). Les représentations véhiculées par les contes de fées, qui font de la mariée l'actrice principale du mariage, créent donc les conditions « d'un double asservissement social et sexué des femmes » (p. 220-221). Pour vivre cet événement, celles-ci acceptent d'assumer une grande partie de l'organisation, ce que Florence Maillouhon interprète comme une manière de rentrer dans leur rôle d'épouse, de « femme du ménage ».

Enfin, dans une dernière partie, l'analyse des options retenues pour la cérémonie et la fête montre que la logique de personnalisation de l'événement mise en avant par les couples mène *in fine* à une homogénéisation et à une « norma-

lisation des choix » (p. 251). Les lieux retenus sont très majoritairement extérieurs au logement (salle, château, restaurant...). On note également une augmentation conséquente du budget consacré à la décoration, centrale parce qu'elle « remplit une fonction expressive du couple » (p. 282). Par ailleurs, les vêtements contribuent à renforcer l'asymétrie de genre puisque « le modèle de la robe longue, blanche, princière semble s'imposer à travers les frontières sociales et géographiques ». À l'inverse, le choix du costume du marié intervient plutôt de façon subsidiaire et s'adapte au choix de la robe ou de la décoration, de manière à mettre en valeur la mariée. Le travail esthétique pèse donc particulièrement sur le corps des femmes qui doivent se mettre en scène et en particulier soigner leur apparence physique. De plus, l'importance accordée à la forme donne lieu à une multiplication des supports visuels. Afin que le couple puisse « revivre » ultérieurement l'événement, celui-ci est immortalisé par une série très complète de photographies retraçant l'ensemble de la cérémonie et de la fête, produites par des photographes professionnels ou par l'entourage dans certains cas.

La force de l'ouvrage de Florence Maillochon réside dans la description fine des rôles de genre, qui tendent à se renforcer en pratique par l'organisation d'un événement asymétrique dans ses représentations, tout comme certaines inégalités peuvent se renforcer à la naissance d'un enfant<sup>(1)</sup>. Pour autant, les effets de classe ne sont pas sous-estimés, et l'étude montre notamment que les nouvelles formes romantiques de l'union, en se fondant sur des cadres luxueux, excluent de fait les catégories les moins favorisées de la population, qui peuvent aller jusqu'à renoncer à se marier faute de moyens nécessaires, ou à retarder la date afin de faire des économies.

Gaëlle MESLAY

---

(1) Régnier-Loilier Arnaud, 2009, « L'arrivée d'un enfant modifie-t-elle la répartition des tâches domestiques au sein du couple ? », *Population et sociétés*, n° 461, 4 p.

## Autres ouvrages

RAZZELL Peter, 2016, *Mortality, Marriage and Population Growth in England, 1550-1850*, London, Caliban Books, 135 p.

L'ouvrage affiche l'ambition, non seulement de présenter les tendances longues des mouvements de la population anglaise durant trois siècles, mais aussi de les expliquer en soutenant une thèse qui s'inscrit dans la vaste et séculaire controverse sur les relations entre changements démographiques et évolutions économiques. L'ensemble affiche une volonté de synthèse autour de l'opinion défendue selon laquelle la fécondité chuta effectivement au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle et que la baisse de la mortalité fut le principal moteur de la croissance de la population en Angleterre au cours de la période.

Cette thèse vise notamment à conforter l'idée que les changements démographiques sont largement indépendants du développement économique, défendue en particulier par l'historien de l'économie J. D. Chambers dans les années 1960. Ce dernier prenait comme pivot de sa réflexion l'autonomie du taux de mortalité, et se montrait particulièrement critique à l'égard des positions malthusiennes insistant sur une fécondité modelée par le niveau de vie. E. A. Wrigley et R. S. Schofield réfutèrent cette thèse en examinant près de quatre millions d'entrées individuelles dans les registres paroissiaux.

Cet ouvrage – l'auteur le déclare d'emblée – n'essaie en aucune façon de construire un modèle mathématique de la croissance de la population qui supposerait l'utilisation d'inconnues démographiques exigeant des hypothèses fortes. En manipulant ces hypothèses, il est alors aisé, selon l'auteur, d'arriver à des conclusions validant une thèse particulière. L'auteur déclare adopter une démarche méthodologique différente, fondée sur des sources qui permettent la mesure empirique directe de variables individuelles, en même temps qu'un croisement des données autorisant une certaine fiabilité des résultats.

La controverse lancée dans l'ouvrage nécessite évidemment une discussion de la méthodologie adoptée, des sources et des données, et des résultats obtenus. Le premier chapitre présente une discussion de la fiabilité des registres paroissiaux eu égard à la croissance de la population en Angleterre. L'auteur donne le détail de la méthodologie qu'il a adoptée et critique les résultats obtenus par le Groupe de Cambridge (Wrigley et Schofield).

Le deuxième chapitre retrace, évidemment à grands traits, l'évolution de la mortalité infantile en Angleterre de 1600 à 1850. L'auteur utilise une technique bien connue d'application des reconstitutions familiales aux registres paroissiaux. Il en conclut que l'évolution générale de la baisse de la mortalité infantile ne peut suffire à expliquer la croissance de la population anglaise au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le troisième chapitre présente une histoire de la mortalité adulte de 1600 à 1850. Au début sont évoqués les problèmes que pose cette étude, dont le



principal, fort connu depuis les considérations de John Graunt en 1662, réside dans la fiabilité de l'enregistrement des enterrements. L'une des conclusions de l'auteur est qu'il n'y a pas de preuve définitivement convaincante de l'existence d'une très faible espérance de vie au début du XVIII<sup>e</sup> siècle et auparavant. L'auteur envisage également l'impact de la baisse de la mortalité adulte sur le remariage des veuves.

Le quatrième chapitre présente en parallèle une histoire de la nuptialité et une histoire de la fécondité en Angleterre de 1550 à 1850. C'est de loin le morceau le plus long de l'ouvrage (36 p.). L'une des conclusions avancées par l'auteur est que l'universelle propension à se marier chez les femmes anglaises aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles diminue significativement au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dès lors que la fécondité est largement modelée par la nuptialité dans cette période et qu'on y constate une chute de la fécondité, la croissance de la population anglaise s'avère résulter de la baisse de la mortalité infantile et de la mortalité adulte.

Dans le cinquième chapitre, l'auteur entreprend d'expliquer les changements dans la mortalité. Il s'agit d'un résumé extrêmement bref (8 p.) et notoirement insuffisant eu égard des difficultés que peut rencontrer cette explication.

Le sixième chapitre, conclusif, associe croissance de la population et développement du capitalisme. Selon l'auteur, le poids de la croissance démographique trouve son efficacité dans le contexte politique, social et économique particulier de l'Angleterre durant la période étudiée. Sur cette base, il procède à une conclusion générale, matière du septième chapitre. Il rappelle que la relation entre développement économique et croissance démographique est depuis longtemps matière à controverse. Quant à lui, il soutient, à travers le cas anglais, que depuis la période prémoderne, à partir de 1600 environ, l'évolution démographique a été largement indépendante du développement économique. Il affirme toutefois que la croissance de la population a contribué au développement du capitalisme par l'augmentation de l'offre de travail et de la demande agrégée. Dans ce dernier chapitre, l'auteur esquisse une comparaison avec la situation actuelle, alors que les multinationales exploitent les surplus d'offre de travail créés par la situation démographique, ce qui résulte, selon lui, de la croissance du capitalisme global.

L'ouvrage présente un intérêt documentaire par l'abondance des tableaux – il n'y en a pas moins de 53, soit un peu plus d'un tableau toutes les deux pages – et donc des données présentées. Toutefois, concernant la controverse abordée, il semble impossible de prendre parti pour ou contre les positions de l'auteur, tant l'ensemble est synthétique à l'excès jusqu'à être parfois véritablement sommaire. L'exemple le plus frappant de cette rapidité d'exécution est donné par le cinquième chapitre qui n'ajoute rien à la littérature sur le sujet et semble un « passage obligé » auquel l'auteur aurait été contraint et forcé. En outre, le parti pris de l'auteur de s'opposer coûte que coûte aux travaux du Groupe de Cambridge le conduit à tomber dans le travers méthodologique qu'il dénonce au commencement de

l'ouvrage, lorsqu'il refuse toute modélisation mathématique : il en vient en effet à présenter les données uniquement dans l'optique de sa thèse sans parfois étayer suffisamment ce point de vue par des raisonnements convaincants. S'il se lit aisément, l'ouvrage, en définitive, ne se donne pas les moyens de son ambition contestataire.

Jean-Marc ROHRBASSER